

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Méprises du pouvoir

François Hébert

Volume 26, Number 3 (153), June 1984

Indépendance : le mot et la chose

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60389ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (1984). Méprises du pouvoir. *Liberté*, 26(3), 76–85.

FRANÇOIS HÉBERT

**MÉPRISES DU POUVOIR**

- 1 D'où vient, dans nos sociétés, *le pouvoir*? Qu'est-ce que le pouvoir? Qui le détient, et à quelles fins? Voilà les questions, me semble-t-il, que l'intellectuel québécois doit poser. Y répondre n'est pas facile, et ce ne sont ici que bribes, petites contributions à une réponse éventuelle, peut-être susceptibles d'éclairer le sens que nous donnons à ce pouvoir que serait *l'indépendance*.
  
- 2 Dans *nos* sociétés, dis-je. Cela suppose à la fois que la nôtre est un tout cernable, homogène, et qu'il en existe d'autres qui sont analogues: les sociétés occidentales, qui se distingueraient de toutes les autres (orientales, communistes, tiers-monde...). Cela suppose une théorie des ensembles, un jeu de légo des sociétés.
  
- 3 Des sociétés? Ou des peuples? Fondera-t-on une telle théorie sur la notion de peuple? Or rien de plus instable qu'un peuple aujourd'hui, avec toute la circulation qu'il y a (tourisme, capitaux, informations, migrations), avec tous les miroirs: déceptions importées, utopies en porte-à faux, fraternités hypocrites...

Anciennement, le pouvoir, c'était le roi, qui régissait, réellement et symboliquement, ses sujets. Point de discordance alors entre les choses et leurs signes: les Croisés défendaient leur dieu et leur empire, leurs idées et leurs sentiments. Quand le roi mangeait, le peuple n'avait plus faim. Le roi, on l'aimait. Le roi et le pape, c'était du pareil au même (in God they trusted), vu que le spirituel informait le temporel et inversement, qu'ils étaient indissociables. Une utopie sans doute. Au moins, on savait à quoi s'en tenir. En tout cas, ce régime n'a pas résisté aux vers dans le fruit: *la Renaissance*, qui donnait à l'homme ce qu'elle ôtait à l'autorité suprême et transcendante; *la Réforme*, qui rapatriait la constitution divine; *le Capitalisme*, qui monnaya tout et fit de l'argent la monnaie de l'absolu, le nouvel étalon du vrai; *le Communisme*, qui tua l'inconnu en donnant à l'histoire et au progrès une fin définie, confiant à un politburo infaillible le soin de la hâter; *la Démocratie*, qui offrit une façade à tous les oligarques exploiters qui, sous le couvert du règne du peuple, le manipulaient à son insu (pdg des transnationales et des industries de pointe, gouverneurs des banques centrales, patrons de la presse, mafiosi divers, professeurs et économistes), au détriment de ses représentants théoriquement autorisés (ministres, partis, parlements), pratiquement destitués du pouvoir effectif, dont ils se portent seulement garants, limités qu'ils sont au rôle de traducteurs, auprès d'une population à cet égard analphabète, des désirs des oligarques de l'Establishment.

Dans un tel contexte, historique et géo-politique, on comprendra que l'idée de l'indépendance du Québec a quelque chose de puéril, de simpliste. C'est une idée déconnectée du réel, trop petite *en réalité* parce que trop grande en tant que *symbole*. Un propos inconsidéré. C'est l'enfant de dix ans qui dit à ses parents: je quitte la maison, je vais m'en trouver

une à moi, me marier, avoir des enfants, m'acheter une auto. Qui s'étonnera que les parents, passée la surprise des deux dernières semaines de novembre 1976, haussent les sourcils, sachant que l'enfant rentrera souper et dormir à la maison? Ces parents se contenteront de manifester tout au plus un léger mécontentement, par des menaces (on va t'enlever tes Expos) ou des gestes (la Sun Life s'en va), question de le rappeler à l'ordre.

- 6 Ayant été élu, René Lévesque prit peur, paniqua, rappela lui-même ses troupes à l'ordre. Le charisme, c'était fini. Les idéaux, les emballements, les projets: on verrait. Notre Rimbaud retrouvait la dure réalité, s'achetait des complets propres, s'adaptait. Ce Sol, les gens de Wall Street ne l'auraient jamais reçu. Il se rapporta à ses maîtres. Gaffe: rappeler aux Américains leurs origines et comparer nos patriotes (vaincus) aux leurs (vainqueurs), notre révolution (tranquille) à la leur (par les armes), notre indépendance (souhaitée) à la leur (réalisée). Touchante naïveté. Paroles et velléités.

- 7 Pierre Bourgault n'y crut pas. Tout le monde trouva que ce monsieur était trop tranchant, trop pressé. Mais l'histoire retiendra peut-être que c'était plutôt l'autre, l'homme qui semblait avoir pris le pouvoir, notre bon roi René, qui était mou et lent. Les faits sont là, maintenant: en huit ans, nous avons perdu du terrain. La dépendance s'est accrue (le référendum perdu, la nuit des longs couteaux, l'absence de riposte). Les péquistes nous ont laissé croire qu'ils prenaient l'affaire en mains; ils nous ont démobilisés et n'ont rien fait de plus que gérer, parfois bien parfois mal, les affaires courantes. Récemment, ils ont entrepris de se suicider en coupant l'herbe sous les pieds de leurs électeurs (décrets anti-syndicaux, abrogations partielles de la loi fondamentale (101), hostilité à l'égard des universités).

La vérité, c'est que les péquistes ont pris le pouvoir en croyant prendre le pouvoir, alors que le pouvoir continuait de leur échapper. Ils sont devenus et restés l'opposition au pouvoir, une opposition qui ne cherche plus à le prendre, le pouvoir, et qui se contente des apparences, de la relish sur les hot-dogs que nous sommes, comme disait Trudeau à Bourassa. Décorum et protocole, tapis et politesses. Aurons-nous une armée? Pffff! Nous sommes pacifistes! D'ailleurs, le ridicule même de la question témoigne du ridicule de la situation. Prendrons-nous notre part de Radio-Canada, d'Air Canada? Ah, c'est bien compliqué! On sauva au moins la langue. Mais les contenus, les signifiés? En un mot, les choses? La SSJB veut toujours un hymne national québécois. Votons pour Gilles Vigneault.

Nous fondons dans le grand creuset américain. Leur feu, c'est *l'argent*, à la fois réel et symbolique. De l'argent comme *valeur*, monsieur Paul Volker est le grand prêtre. D'autres moyens de nous assimiler: le câble, la télématique, sans parler de la chanson populaire américaine qui gruge les consciences de toute la planète, fait danser tous les jeunes de la terre, qu'elle change en pantins. C'est sous cet éclairage qu'il faudrait réévaluer l'importance que prirent nos chansonniers dans les années soixante: ils ripostaient sur le terrain de l'adversaire. Or nous les avons pris à la lettre, aveugles au contexte: c'était *la forme* qu'il fallait saisir, non les messages. Et la chanson québécoise aussi rentra dans le rang: Claude Léveillée devint Charlebois, puis rien du tout.

Assimilés par ce qu'on nous fait assimiler: les big macs. Ça monte à la tête et on finit par avoir le cerveau plat comme la viande du hamburger. On voit que je suis matérialiste...

11 Comme une sauce, ma génération se figea. Nos modèles étaient Cuba (nous n'étions jamais allés), le Gabon (à cause du siège à l'ONU), la France (nous fumions des Gitanes). Nous allâmes en France. Certains devinrent plus français que les Français, se mirent à parler pointu, se rendirent ridicules; d'autres voulurent se démarquer, se mirent à sacrer, furent tout aussi ridicules. Et puis nous déchantâmes. Français, nous? No sir! Quant à Cuba, ça ne tenait pas, nous n'étions pas assez pauvres (et puis il y eut Prague, l'Afghanistan). Pour ce qui était du Gabon, rien de sérieux. Nous refoulâmes nos vagues idéaux, qui cristallisèrent dans l'affect ou la pulsion de l'indépendance, qu'actuellement nous nous affairons à refouler à son tour, faute de combattants. Pour Sartre, l'enfer, c'est les autres; pour nous, les autres, c'est les combattants. En attendant les volontaires que nous amènerait le général Godot, nous nous intégrâmes sans plus trop penser qu'en ce faisant nous pouvions nous désintégrer. Maintenant, la sauce est froide, et je m'avise qu'elle ne lie rien, que la viande manque dans l'assiette de l'indépendance.

12 Les jeunes ne voteront pas pour le PQ parce que ce dernier n'a strictement *rien* à leur dire, à leur offrir ni à leur demander. Tout au plus, il leur proposera quelques jobs d'été.

13 Idée communément admise par les fédéralistes: l'union du Canada fait sa force devant son voisin géant. Mon idée est plutôt que c'est notre division qui fait la force du dit voisin: notre esprit longitudinal lui donne toute latitude. Le monologue nord-sud, comme disait Godbout, ne s'entend pas seulement de haut en bas, mais aussi (en ce qui nous concerne) de bas en haut. C'est d'ailleurs un monologue tous azimuts. Syntonisez CKGM. Le Canada est un compromis fondé sur un malentendu.

Reagan n'est pas un président, c'est un empereur. Peut-être est-il le premier à s'en rendre compte. Il est de bon ton chez les intellectuels de ne pas l'aimer, quoi qu'il fasse. Qu'on me haïsse, pourvu qu'on me craigne! Mais ces intellectuels profitent comme tout le monde de la reprise économique et de toutes les manœuvres de l'empereur pour assurer la force du continent (missiles Cruise, invasion de Grenade). Les actes de Reagan sont cohérents, à quoi nous n'opposons rien de tel, mais des arguments fragmentaires.

14

Je doute que Reagan lui-même, en tant qu'individu, détienne le pouvoir. Il fut un acteur professionnel; mais même s'il ne l'avait jamais été, il le serait maintenant, car cela fait partie de ses fonctions. Louis XIV devait être un fameux comédien: ce fut la plus grande époque de tous les temps pour le théâtre. Une part importante du pouvoir se trouve dans *la représentation du pouvoir*. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il faut impressionner le peuple: Gengis Khan devait avoir beaucoup de charisme. Mais avec les moyens de diffusion dont nous disposons, le spectacle du pouvoir s'amplifie. La scène s'unifie, les spectateurs affluent de tous les pays. Par ricochets, tout spectacle (hockey, rock, grève, accouplement de pandas, guerre) empiète sur le pouvoir, le confirme ou le mine. Rechercher les structures du pouvoir revient à déconstruire les stratégies de la *séduction* telle qu'elle s'exerce surtout dans les médias, des séducteurs qui, pour notre bien, nous attaquent. Back home, Lévesque fait triste figure, il faut bien l'avouer, avec ses mégots: on en vient à se voir comme des cendriers.

15

Gaffe: répéter au peuple une impertinence confidentielle du chef d'Etat italien. La vérité, en diplomatie, est publique. La platitude des communiqués conjoints est sacrée. Dénoncer cette hypocrisie revient à

16

répéter, devant sa tante, quand on a dix ans, ce que papa a dit d'elle à maman la veille.

17 Lévesque est un figurant anodin de la grande tragi-comédie américaine: il joue le rôle d'un enfant tannant. On s'en accommode, il en faut. Trudeau était un peu plus gênant, mais on l'a souvent rappelé à l'ordre. On a su notamment ce que Nixon pensait vraiment de lui quand ses bandes magnétiques ont été rendues publiques à l'occasion du Watergate. Turner, Mulroney: ce sera du gâteau. Business as usual. Sourire Colgate de Turner: nous mettrons l'accent sur l'économie. Voix grave, abyssale de Mulroney: on va penser aux chômeurs. Pour le reste, silence: on tourne.

18 La souveraineté culturelle? La culture est toujours souveraine (sauf devant la nature: mettez un roman dans une rivière et devinez qui l'emportera). La souveraineté sans son pendant culturel, ce serait nous, assimilés. La culture sans la souveraineté, c'est (par exemple) les mots sans les choses. Quant à la souveraineté culturelle, ce n'est *rien du tout*, sinon ce à quoi se réduit le programme du revenant Bourassa. Ce prestidigitateur, ils devraient le consulter, les physiciens qui cherchent le vide absolu.

19 Difficile de vendre (sic) une ceinture fléchée à un vieil hassidim, à un chauffeur de taxi haïtien, à une ménagère portugaise. A moi aussi, qui suis pourtant *pure laine*.

20 Si l'indépendance, c'était le grand soir, voici le petit matin et on dessaoule d'aucune saoulerie.



Savoir de quoi nous parlons et de quoi nous vivons reste le premier impératif. Dire ce que nous voulons, le second. Le faire, le troisième. On peut cependant intervertir les deux derniers. 21

Notre longue marche: un petit tour d'auto. 22

What does Quebec want? On ne le sait toujours pas. Toutefois, on finira bien par devoir répondre à la question en anglais. Toujours ce spectre. 23

— We want to remember: didn't we use to speak French?

— Forget it, man.

Donnez-moi *une* bonne raison de *mourir* pour le Québec. 24

Le Québec n'existe plus. Le seul hic, c'est que nous parlons encore français. Pour le reste, nous ne sommes plus catholiques, ni pour la forme ni dans le fond. Nous habitons des villes qui ne ressemblent à rien, qui ressemblent à toutes les autres. Comme tout le monde, nous avons l'électricité et des électrophones; le téléphone, le télégraphe, la télévision, la télématique; la pilule, la ligature des trompes et la vasectomie; le Tylénol; des cartes de crédit; des autos, des autoroutes et des auto-laves (sic); des féministes et des écologistes; Purolator; des avions; de tout, quoi. Nous *avons* de tout; consolons-nous avec tout ça de *n'être* plus personne. 25

Le Québec est le cinquante-et-quelquième Etat américain. Let's get serious. Let's learn English. 26

84

27

Non.

28

Comme *la langue* demeure la partie la plus ostensible de ce qui nous différencie des Canadiens et des Américains, il nous incombe, et à cela seul j'exhorterai, de réfléchir sur ses modalités, plus profondément encore et avec l'impitoyable précision du scalpel. D'abord, la parler. Ensuite, la défendre (vive la loi 101!). Enfin, et ceci concerne surtout les intellectuels (et plus particulièrement les écrivains, mais d'autres écrivains aussi, et les journalistes, les linguistes, les sémiologues surtout), *la penser*: débusquer moins les anglicismes que les glissements de sens, les interférences et chevauchements des signifiants ou des signifiés, ou leur confusion, et répertorier (scientifiquement ou spontanément) les néologismes et les mots perdus; et *pourquoi* ces phénomènes ont lieu. Tout cela, non pas dans un souci de folklore, pour mettre la langue dans le formol, ni avec l'intention de la régir, encore moins de l'imposer; mais avec le désir de comprendre, dans le but de déceler dans ses mouvements (inventions et contaminations, affirmations et replis) la forme même de notre être anémié, disons-le: de notre *âme*. Je fais exprès d'employer ce mot incongru dans un débat politique, d'essayer de le réactiver. Car notre foi, nous l'avons perdue. C'était plus grave que de perdre la langue, et je comprends tout à coup l'importance qu'accordait Henri Bourassa, dans son fameux discours de 1910, *dans une église*, à l'association de la foi et de la langue dans la définition de notre identité. Avec la langue mais sans la foi, nous n'irons nulle part. Du reste, ce n'est pas bien loin... C'est la foi qui nous manque. Mais on ne commande pas la foi par des vœux pieux, par des textes comme celui-ci. Par foi, je n'entends pas les curés ni les messes bien sûr, mais ce qui les chapeautait et donnait *un sens* à la vie de l'individu et à celle de la communauté. Point de nostalgie ici: ni crucifix ni vierges refoulées qui reviennent.

---

Nous avons cessé de *croire* à l'indépendance. C'était une sorte de foi. Derrière se profilait le «crois ou meurs». Eh bien, mourons, mes frères. Mais de grâce, pas *ici*! Pas dans le cauchemar climatisé de ce salon funéraire!